

**Edmondo DE AMICIS, *Souvenirs de Paris*, traductions et annotations d'Alberto Brambilla et Aurélie Gendrat-Claudiel, 2015.**

Une édition précieuse par sa « magie évocatoire » : en effet, de Amicis, connu, certes, ou plutôt méconnu en France, est un journaliste, chroniqueur, écrivain italien (1846-1908), grand ami de la France dans la mouvance de l'admiration de Garibaldi pour Victor Hugo, inconditionnel dans cette amitié pour notre pays, même aux heures sombres de 1870-1871. Justement, le contexte de l'écriture de ces articles qui sont plutôt des reportages est celui de l'exposition universelle de 1878 qui se tient pour la première fois au Trocadéro. Après la nouveauté de l'exposition « nationale » de 1844, la rivalité des grandes puissances s'exerce entre autres, par les expositions « universelles » (1851 à Londres, puis, à Paris, en 1855, 1867 et, enfin, en 1878). C'est l'occasion à la fois de l'expression des rivalités culturelles, économiques, technologiques et scientifiques des « grands » et du déplacement quasi métonymique de cette rivalité qui quitte les « armes » pour en rester aux « arts et métiers », comme dix ans plus tard, Coubertin le proposera pour le sport. Les deux points d'orgue de l'exposition seront plus particulièrement, la tête de la statue de la Liberté par Bartholdi qui en autorise la visite (pour 5 centimes !) avant de l'envoyer en 1886 à New York, et

l'ancien palais de pierre du Trocadéro. De Amicis livre à ses lecteurs italiens — ceux de *L'Illustrazione Italiana*, éloignés dans l'espace, à cette époque, et à nous éloignés dans le temps, désormais — grâce à ses nouveaux traducteurs, trois visions du Paris de 1878. Il endosse un peu le rôle qui fut celui de Diderot lorsqu'il commença à écrire les *Salons* à la demande de Friedrich-Melchior Grimm pour les familles princières de l'Europe du Nord. Comment par la magie de l'*ekphrasis* restituer pour un public absent la vue d'un monde qu'il ne peut lui-même appréhender ? Un drôle de pari, un drôle de Paris ! Initialement deux autres textes s'ajoutaient à ce reportage, deux conversations, l'une avec Victor Hugo, et l'autre avec Émile Zola. On aimerait également beaucoup les lire ! Mais la trilogie qui nous est présentée ici ne manque ni d'intérêt, ni de piquant, ni d'art : admirons tout d'abord la structure triangulaire : premier article « Le premier jour à Paris », deuxième article, sommet de la pyramide « Un coup d'œil à l'exposition », troisième article conclusif « Paris », sublime concision. Certes, on salue là la maestria du chef qui orchestre ses descriptions en maintenant la *captatio benevolentiae*, mais la lecture nous réserve des bonheurs, de véritables « minutes heureuses » pour voler l'expression à Baudelaire. On ne peut pas ne pas songer au labyrinthe des rues que nous fait suivre le narrateur de *Ferragus* (1833) en guise d'incipit à la découverte de cette vérité « Paris est le plus délicieux des monstres : là, jolie femme ; plus loin, vieux et pauvre... », on ne peut pas ne pas croire que de Amicis ait oublié l'admirable entrée dans Paris de Frédéric Moreau au début de la deuxième partie de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert (1869). A-t-il lu ou du moins feuilleté *Une page d'amour* de Zola qui scande les cinq parties de son roman paru le 11 décembre 1877 de cinq magnifiques descriptions de Paris suivant l'orbe des saisons et des saisons de l'âme ? Peu importe, finalement, car la question n'est pas de retirer à de Amicis l'originalité de son écriture. Au contraire, il s'agit de saluer celui qui est mémoire traduite en italien de la mémoire d'une ville, elle-même mémoire de livres ; car Paris, « capitale du XIX<sup>e</sup> siècle », est devenue également capitale poétique, poétique d'une capitale. Et pourtant, elle n'a pas encore sa Tour Eiffel, « bergère » qui garde ses ponts. En 1878, la scène, c'est la Seine et l'on passe du premier article au suivant comme on glisse des Boulevards aux Champs-Élysées et des Champs à la Seine. Alors un extraordinaire rideau d'opéra se lève devant nous sur un décor fabuleux, gigantesque, tellement gigantesque qu'il surévalue toutes les émotions, tous les sentiments. Toutes les sensations surgent. Tout le texte n'est que sensation. Or, s'il y a bien quelque chose d'extraordinaire, c'est de passer, de traverser deux langues pour exprimer ce qu'il y a de plus difficile à formuler, le lent cheminement de la sensation à la perception, du sensible à l'intelligible. L'Italien de Amicis le fait pourtant et les traducteurs retraversent le fleuve vers la langue source, le français. Une gageure. De ce long enfantement fantasmagorique où images, sons, goûts, odeurs et contacts se disputent la vedette « abracadabrantesque » naît le dernier « acte » : « Paris ». Notons que c'est là qu'intervenait, comme deux parrains tutélaires, les deux lettres-articles faisant état de leur conversation avec Hugo et Zola. C'est bien normal que de ces plumes naisse Paris. Et l'on admire le talent avec lequel de Amicis nous restitue d'abord le caractère détestable d'une ville dont on suit le roman des bas-fonds avant de

retrouver le lyrisme de l'éloge et d'aller à la clausule « ô belle et redoutable pécheresse, vous exclamez-vous alors, je t'absous et, au risque de damner mon âme, je t'aime... »

Comme le disait l'auteur de *L'Art d'être grand-père* : « Chose frappante à énoncer, la science rêvait, la poésie agit. Avec un bruit de lyre, le penseur chasse la férocité<sup>2</sup>. »  
Le penseur, le poète, le chroniqueur.